## HAUTS CADRES

# Faut-il mourir avant de mourir ?

Par Abdelkader Leklek

L'angoisse, l'épouvante, l'anxiété, le désarroi et la détresse sont les états émotionnels qui enrobent le mal-être que représentent la mort, les questionnements qui gravitent autour, ainsi que les interrogations qui lui sont connexes.

Bien que la mort demeure, sans conteste, la station terminus de tout être vivant, ce moment est pour les hommes et les femmes, à chaque instant de la vie, différé, occulté et aussi consciemment refoulé. La mort pour les uns, c'est une fatalité qui se vit dans la résignation. Pour les autres, c'est une contingence à laquelle il faut se préparer en mandant la raison et tout ce dont l'esprit humain peut offrir comme capacité de résolution. Pour certains, la mort n'est qu'une étape vers autre chose. Ainsi, pour ceux qui croient, c'est soit le paradis, soit l'enfer, sinon la réincarnation — la métempsychose. Enfin, pour les sceptiques, la mort est seulement la fin de l'Homme. Si ceci concerne les divers entendements des phases post-mortem, mon interrogation de présentation n'a pas trait à la mort physique et charnelle. Ne concerne pas la finitude, ni la condition humaine de mortel. Elle s'intéresse à cette subite extinction d'exister, liée soit à un déclassement social, soit à une paupérisation économique. Sinon à une déchéance, à une destitution, à une éviction, ou à un limogeage d'un rang de commandement, d'autorité ou d'un magistère d'influence. C'est de ce dernier bouleversement qu'il sera ici question.

Ceux et celles qui sont concernés par le dernier déclassement ont toujours évoqué le syndrome, tant redouté, du téléphone qui ne sonne plus. Mais aussi leurs anciens collègues, leurs plus proches collaborateurs et même leurs subalternes qui ne leur répondent également pas. Ils se questionnent alors : hier était-ce un mirage ou bien une réalité ?

Ce transfert hiérarchique qui a l'avantage de mettre fin à une illusion, puisque tout est momentané, déclenche chez certains «remerciés» un malaise général inhibant, propice à la déprime.

L'un d'entre les walis qui par dizaines avaient, depuis l'indépendance, subi la retraite, la mise de fin de fonction, ou l'appel à exercer une autre fonction, qui avait, au moment de sa déconvenue, publié un livre de résistance, d'opposition, peut-être même de résilience, s'était au final fondu en lamentations et geignements du commis de l'Etat exerçant la plus haute fonction supérieure territoriale, dégommé.

S'il est paradoxal, il est malgré tout humainement admissible de résister à la perte d'avantages matériels, mais pas seulement, liés à une situation même essentiellement aléatoire et risquée, précaire et révocable comme il est enseigné dans tous les bouquins de droit administratif de première année de licence. Mais est-ce une position tenable ad vitam æternam ? Pour tout ce beau monde, même si c'est trop demander en pareilles circonstances, il faut rester lucide pour se convaincre que rien ne dure et qu'il faut s'adapter à chaque étape de sa vie. Il y a toujours une autre vie après sa vie, quand on possède les moyens intellectuels pour triompher de son ego, pot-au-feu et de donneur d'ordres, incontestés.

***S'il est paradoxal, il est malgré tout humainement admissible de résister à la perte d'avantages matériels, mais pas seulement, liés à une situation même essentiellement aléatoire et risquée, précaire et révocable comme il est enseigné dans tous les bouquins de droit administratif de première année de licence.***

Sinon s'installe alors une fixette quasi obsessionnelle sur un appareil.

Elle est chevillée en priorité à la sonnerie hypothétique du téléphone officiel et par défaut, aux coups de fil de compassion, dont le nuancier est disparate.

Il va de celui qui partage les effets du choc à celui enrobé de curiosité impertinente, en passant par le faux compatissant, en réalité glaçant, dont les explications frisent le discours du justicier.

Le congédié, sous le choc et acculé, révèle sur le ton de la confidence avec une touche d'espoir : «On va me rappeler.» D'autres s'épanchent pour s'expliquer ou se faire démêler ce lâchage subit sans la moindre précision, alors qu'ils se souviennent de la cérémonie d'installation, des préséances et tout le protocole, sous les lambris de l'Etat.

Ils revendiquent en conséquence que le congédiement se fasse, pour le moins, selon le respect des règles du parallélisme des formes. On les canalise dès lors vers la réponse proverbiale du pouvoir discrétionnaire de l'Etat, qui dédouane ceux qui l'exercent et console un tant soit peu ceux qui le subissent.

Cette panique de la perte de situation dont souffrent les congédiés trouve son fondement dans ce qu'il s'était convenu dans l'entendement collectif depuis les années 80 comme étant une réussite sociale.

Il est socialement convenu depuis, que camper une case dans un quelconque organigramme de l'Etat et de ses hauts démembrements procure des opportunités auxquelles n'auront accès ni ceux des fonctions libérales, ni les professeurs de médecine, ni ceux de philosophie, ni les artistes, encore moins tous ceux qui possèdent des talents, qui souvent portent haut les couleurs du pays.

De ce fait, ceux qui ont perdu ces positions et ceux qui les recherchent, travaillés par la perception sociétale d'y être et pareillement d'en sortir, conduisent ces derniers à avoir une relation patrimoniale à ces fonctions, pour que, le moment du congédiement venu, le rang social matériel en soit préservé.

D'où cette représentation du mouvement permanent et, somme toute, naturel dans la haute fonction supérieure territoriale, perçu comme un évènement national, quand il ne concerne en réalité que le déroulement de carrière de moins de personnes sur les quarante millions d'habitants que compte le pays.

La raison de ce fort audimat, puisqu'il est annoncé à la télévision au journal de vingt heures, réside dans la légendaire symbolique de l'influence tous azimuts que la psychologie de la foule, ce phénomène social, attribue aux titulaires de ces fonctions, quand elle proclame comme certitudes sans preuves des ouï-dire et autres ragots d'accumulation de fortunes dignes d'un pays de cocagne.

Le trait de ces conjectures se trouve renforcé, dès qu'elles apparaissent et deviennent publiques, car en l'état actuel des sciences de l'information et de la communication, les techniques et les mécanismes de contrer la rumeur n'ont pas encore été inventés.

Cet intense médiamat des télés algériennes concerne particulièrement les mouvements au sein de trois ministères.

Celui de l'Intérieur et des Collectivités locales, de la Justice et de la Défense nationale.

***D'où cette représentation du mouvement permanent et, somme toute, naturel dans la haute fonction supérieure territoriale, perçu comme un évènement national, quand il ne concerne en réalité que le déroulement de carrière de moins de personnes sur les quarante millions d'habitants que compte le pays.***

Ces moments sont alors soit fêtés, soit refusés comme la mort. Pour les promus, les congratulations, les célébrations, les éloges et les fanfares se manifestent en cercles concentriques. Si le centre en est la famille et les amis, le diamètre porte effrontément loin.

Cela va du lieu de naissance à la région d'extraction, au clan et à la tribu, parfois érigés comme soubassements revendicatifs militants. Quant aux congédiés, c'est la disgrâce, c'est l'échec, somme toute, c'est la branlée. En conséquence, le centre du cercle en pareille situation de revers se rétrécit comme une peau de chagrin et se réduit à son centre le plus infime, c'est-à-dire à la famille nucléaire.

Ainsi se vérifie l'aphorisme qui dit : «Si la victoire a beaucoup de pères et de mères aussi, la défaite est, quant à elle, orpheline des deux.» Mais en l'espèce, est-ce un challenge ?

Ceux qui ne se rendent pas compte dès le début que ces hautes fonctions de l'Etat sont des emplois de la solitude et de la fragilité s'engagent dans le carriérisme pernicieux, contigu à la mégalomanie. Parce que par-dessus le fait d'être bloquante pour ceux qui y arrivent, cette attitude brise leurs rêves, inhibe leurs espoirs. Enfin, elle voile toute perspective dans leurs parcours professionnel. Dès lors quels seraient les ressorts de motivation, que vaudrait la vie d'aspirant haut cadre, doté de compétences adéquates, où il n'y a pas de visibilité ?

Par ailleurs, le carriérisme est annonciateur d'obsolescence, de péremption et de dépréciation du métier. Car en plus d'être anachroniques dans le temps, les carriéristes en fonction refusent toute adaptation. Ils sont réfractaires et répulsifs au progrès des outils mêmes qui sont indispensables aux changements chaque jour pressants, qui exigent des aggiornamentos, sans lesquels il y a fractures, nécessairement dommageables pour tous. L'immobilisme et la stagnation sont les deux mamelles qui nourrissent l'étouffement, l'asphyxie et le déclin d'un pays, par l'obstination d'une catégorie de sa ressource humaine, qui vit encore au siècle passé, à demeurer en gestion des affaires qui sont en relation directe avec les citoyens, leurs besoins et leurs attentes, indéfiniment évolutifs, en dépit de fondamentales mutations sociales. Si la perfection n'est pas de ce monde, la perfectibilité, elle, l'est sûrement. Elle demeure accessible à tout un chacun en ce bas monde. Alors pourquoi s'échiner à donner du sens factice à sa vie, alors qu'il est enrichissant après un travail sur soi, de donner du sens sincère à sa mort, entendue selon l'acception de ce texte ? C'est Pablo Neruda qui disait : «Il meurt lentement celui qui ne se laisse jamais aider.» Evidemment, car celui-là ne connaît pas la mesure ; tout est à l'excès. C'est ce que les Grecs anciens appelaient l'hybris, la démesure, qui était considéré comme un crime et puni comme tel, quand il recouvrait les voies de fait et le vol de propriétés publiques ou bien sacrées.

En conclusion j'évoque la citation latine carpe diem, citée dans un poème d'Horace, que les plus optimistes traduisent ainsi : «Cueille le jour sans te soucier du lendemain et sois moins crédule pour le jour suivant.»

***Car en plus d'être anachroniques dans le temps, les carriéristes en fonction refusent toute adaptation. Ils sont réfractaires et répulsifs au progrès des outils mêmes qui sont indispensables aux changements chaque jour pressants, qui exigent des aggiornamentos, sans lesquels il y a fractures, nécessairement dommageables pour tous.***

Hier ne t'appartient plus, demain ne t'appartient pas encore, alors profite du jour présent. Quant à la mort, j'affirme que c'est la seule certitude dans une vie. Alors doit-on mourir avant de mourir ?

**A. L.**